LÉO LUCCIONI
BANANER

12 novembre 2026 - 31 janvier 2027

L'exotisme corrodé et les fissures de ses fantasmes

La banane est le fruit le plus commercialisé au monde. Tous les ans, c'est plus d'un million de tonnes qui navigue depuis les Caraïbes et franchissent la mer du Nord jusqu'au port d'Anvers, d'où elles seront ensuite distribuées dans tout le nord de l'Europe. Chaque jours, près de 130 millions de bananes sont consommées par les européens. Ce commerce repose sur des enjeux colossaux, portés par l'Union des producteurs bananiers, par les pouvoirs publics, par les ouvriers et par les consommateurs. Il pleut des investissements astronomiques en *lobbying* et en communication pour faire de la banane plus qu'un simple fruit. Un vecteur de rêve, un condensé de fantasmes.

Objet de la colonisation la plus brutale, la banane incarne l'exotisme dans nos régions occidentales où les hivers sont rudes et sans saveur. Elle est, surtout, le fruit le plus esthétique qu'il soit, traversant l'histoire de l'art du XXe siècle grâce à son jaune vif et à sa forme singulière et suggestive ; cachant, de fait, les violences de ses conditions d'existence sous ses attraits séducteurs. En Occident, la banane, fruit de tous les écocides, est un fruit-soleil et un fruit-sourire. Aux Caraïbes et en Amérique latine, dans les fameuses « républiques bannières », elle est un fruit ensanglanté, un fruit du traumatisme, de la soumission et de la violence.

À Bruxelles, son odeur se faufile jusque dans les couloirs des institutions européennes qui déboursent des centaines de millions d'euros pour maintenir à flot une production fruitière pourtant en perte de vitesse. L'Europe de velours, pomponnée par la nostalgie de ses grandes traversées, parle compétitivité et globalisation en rêvant de rhum ambré et d'Antillaises sucrées. Elle souffle une haleine polluée au chlordécone sur le miroir érodé de ses fantasmes capitalistes.

Les cartons s'empilent comme des ruines à rebours et, d'un geste empreint d'une douce mélancolie, nous retirons les étiquettes collées à même la peau du fruit pour qu'elles rejoignent nos modestes collections. Nous devenons des « légufrulabélophiles » (tel est le nom), remplissant les tiroirs de ces infimes bouts de papier comme d'autres accumulent les œuvres d'art sur leurs murs. Il s'agit, dans tous les cas, de rêver avec un bout de rien, un fragment de monde, un morceau d'intensité historique et politique. Il existe des dizaines de milliers de variétés d'étiquettes de banane, pour autant d'histoires, pour de si fragiles rêves, pour de si tragiques contextes de production et d'échange, pour de si délicates consommations.

Se faire « bananer » comme l'on se fait avoir par une histoire que l'on répète en boucle et qui se lève comme une brume devant nos yeux. Léo Luccioni, lui, cherche l'éclaircie. Dans ce premier chapitre, – sur trois expositions traitant du sujet –, il mime d'abord le geste du collectionneur amateur pour mieux pointer du doigt ce qui échappe à notre avidité. *BANANA MEMORIAL* doit se comprendre ainsi : un geste consistant à sortir ces minuscules images de leur fonction commerciale pour les fixer dans le temps. Il reprend en ce sens volontairement une technique et un vocabulaire liés aux portraits funéraires en céramique, presque sacrés, sombres, mortuaires. De jetables, ces images prennent soudainement du poids et une permanence, qui n'a d'égal que le drame social auquel elles font références : la banane se fait vecteur de la conquête spatiale et de la guerre, elle s'approprie la sexualité, les enjeux démographiques et l'histoire de l'art, elle se fait la chantre du colonialisme le plus béat. Avec *SAD BANANA*, il indique d'autres émotions, appelle à une tristesse réaliste face aux écocides, face aux désastres humains qui se tapissent derrière un fruit supposément heureux. Geste que l'on retrouve dans l'œuvre en pierre *R.I.P.E,* qui rejoindra bientôt le corpus, sorte de stèles auxquelles il donne des visages et qui deviennent, paradoxalement, des porte-bananes.

Enfin, ce sont aussi les caisses de la fausse multinationale *BANANER*, qui reprend tout le langage du commerce mondial pour le faire dysfonctionner.

Comme souvent dans sa pratique, ses armes sont la dérision séduisante et la technicité irréprochable qui permettent de faire affleurer un minutieux travail d'enquête et de réflexion. Sa méthode est limpide. Elle consiste à partir d'un objet-signifiant des plus ordinaires pour soulever toutes les contradictions de notre époque et de nos imaginaires consuméristes. Retourner le capitalisme avec ses propres forces, tel pourrait être son crédo. Alors on glorifie les fleurs de bananiers plutôt que leurs fruits, alors on joue avec les signes, alors on serre le poing plutôt que de tendre la joue.

— Jean-Baptiste Carobolante